Épistémologies féministes

Elsa Dorlin

Dans **Sexe, genre et sexualités 2021** , pages 9 à 34
Éditions **Presses Universitaires de France**

ISSN 0766-1398

ISBN 9782130827511

Date de mise en ligne : 28/11/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

https://shs.cairn.info/sexe-genre-et-sexualites--9782130827511-page-9?lang=fr

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Épistémologies féministes

> « Nous avons besoin du pouvoir des théories critiques modernes sur la façon dont les significations et les corps sont fabriqués, non pas pour dénier significations et corps, mais pour vivre dans des significations et des corps qui aient une chance dans l'avenir[1]. »

Le personnel est politique

« Le personnel est politique » est le slogan emblématique des divers mouvements de libération des femmes, nés dans les années 1960, et pour qui le *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir constitue la référence. Il marque aussi l'émergence d'une production intellectuelle pluridisciplinaire, d'une réflexion critique, qui n'a cessé de se développer, de se diversifier – et de s'institutionnaliser – au cours de ces quarante dernières années, au sein,

1. Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais*, L. Allard *et al.* (éd.), Paris, Exils, 2007, p. 113.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

depuis, ou à côté, de la pensée et du mouvement des femmes.

« Le personnel est politique » demeure l'emblème de ce savoir féministe, et renvoie, d'une part, à un travail d'*historicisation* d'un rapport de pouvoir et, d'autre part, à un travail de *conscientisation* de ce dernier.

Le savoir féministe désigne tout un travail historique, effectué depuis de multiples traditions disciplinaires (histoire, sociologie, littérature, science politique, philosophie, sciences biomédicales, etc.) ; travail de mise en doute de ce qui jusqu'alors était communément tenu hors du politique : les rôles de sexe, la famille, les « tâches » domestiques, la sexualité, le corps… Il s'agit d'un travail d'historicisation et, partant, de politisation de l'espace privé, de l'intime, de l'individualité, de soi ; au sens où il réintroduit du politique, c'est-à-dire du conflit. Il y a des rapports de domination et d'exploitation, là où l'on s'en tenait aux normes naturelles ou morales, aux destins des corps, aux structures psychiques ou culturelles, aux choix individuels. C'est un travail qui, en découvrant les tensions, les crises, les résistances et les luttes localisées ensevelies, en analysant les intérêts structurels à maintenir hors du politique, hors de l'économie, les antagonismes de genre, a rendu possible une pensée de l'historicité et de la matérialité d'un rapport de pouvoir réputé anhistorique (« *partout et toujours les femmes ont été et sont dominées* »). Ce travail a également permis l'émergence d'une pensée critique sur l'effacement,

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

le recouvrement ou l'aménagement des conflictualités et des résistances par et dans des savoirs hégémoniques.

Le savoir féministe s'est ainsi attaché à des « contenus historiques », dans la mesure où « seuls les contenus historiques peuvent permettre de retrouver le clivage des affrontements et des luttes que les aménagements fonctionnels ou les organisations systématiques ont pour but, justement, de masquer[1] ». Ainsi, ce savoir a permis de saisir l'historicité de la « différence sexuelle », comme des prérogatives sociales et culturelles qui en découlent, la normativité de l'hétérosexualité reproductive, comme de sa forme juridique moderne – la famille patriarcale –, en s'attachant à la genèse et au développement des dispositifs de naturalisation et de normalisation de la division sexuelle du travail, de la socialisation des corps, de l'intériorisation des hiérarchies de genre, depuis leurs points de contestation : les luttes et les savoirs des femmes. Le savoir féministe est aussi une mémoire des combats.

Ainsi, le savoir féministe s'appuie sur tout un ensemble de savoirs locaux, de savoirs différentiels et oppositionnels, disqualifiés, considérés comme « incapables d'unanimité » ou « non conceptuels »[2], qui ont trait à la ressaisie de soi : de son corps, de

1. Michel Foucault, « Il faut défendre la société », Paris, Gallimard/Seuil, 1997, p. 8.
2. *Ibid.*, p. 9.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

son identité. Il s'agit ici d'un mode de connaissance de soi, commun à de nombreux mouvements sociaux, qui consiste à politiser l'expérience individuelle : à transformer le personnel en politique. En d'autres termes, ce travail de conscientisation fait que le destin quotidien de chaque femme, la prétendue « condition féminine », est reconnu comme une expérience de l'oppression où je me reconnais moi-même comme « sujet de l'oppression[1] ». En outre, le vécu singulier des femmes peut être re-signifié comme un vécu collectivement partagé : ce qui fonde doublement la possibilité même de la révolte, aux niveaux individuel et collectif – « ce qui est résistible, n'est pas inévitable[2] ». Cette transformation de la conscience de soi des femmes, à partir de la mise en question du devenir « femme » auquel chacune était soumise, a produit un sujet, « les femmes », qui est une identité politique. Elle a notamment été possible par la production de savoirs sur, par et pour les femmes, qui ont inventé d'autres langages, pris plusieurs formes, mais dont les deux principales sont les groupes de conscience et les « expertises sauvages ». Les groupes de conscience, qui se sont concrètement organisés comme des groupes de parole non mixtes, consistent à dépsychologiser

1. Nicole-Claude Mathieu, *L'Anatomie politique*, Paris, Côté Femmes, 1991, p. 219.

2. Christine Delphy, *L'Ennemi principal*, I, Paris, Syllepse, 1998, p. 272.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

et à désindividualiser le vécu des femmes, afin de reconnaître en chacun de ces vécus individuels, les multiples expressions d'une commune condition sociale et historique. Depuis les années 1970, ces groupes de conscience ont été particulièrement déterminants pour définir, identifier et lutter contre les multiples formes de violence faites aux femmes, jusqu'alors indicibles ou invisibles et, dans une certaine mesure, légitimées par la distinction philosophique, et effectivement légale, entre la sphère publique et la sphère privée. Les expertises sauvages consistent à produire du savoir en tant qu'objet *et* sujet de connaissance, à devenir l'expert informé de soi-même. Elles viennent contester le savoir dominant qui prend pour objet les femmes, objectivent leurs corps, leurs paroles ou leurs expériences. En court-circuitant le savoir dominant, et plus particulièrement gynécologique ou sexologique, les femmes ont produit des savoirs sur leur sexualité et leur santé, se sont réapproprié leur propre corps, en inventant ou en expérimentant des techniques de plaisir comme de soin[1]. Les groupes de conscience comme les expertises sauvages ont été d'autant plus

1. Le combat historique pour l'avortement libre est à ce titre paradigmatique. En France, le mouvement de libération des femmes et le Groupe information santé (GIS), collectif de médecins qui s'est créé en 1972 sur le modèle du Groupe information prisons (GIP), s'initient à la méthode d'avortement par aspiration dite « méthode Karman », beaucoup moins traumatisante que la méthode par curetage.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

nécessaires que « l'infériorité sociale des femmes se renforce et se complique du fait que la femme n'a pas accès au langage, sinon par le recours à des systèmes de représentations "masculins" qui la désapproprient de son rapport à elle-même, et aux autres femmes[1] ». Ces savoirs féministes[2], ne produisent donc pas seulement un nouveau savoir sur les femmes, ils disqualifient à leur tour la « connaissance vraie », ils bouleversent l'économie du savoir lui-même et la distinction entre sujet et objet de connaissance. Comme le souligne Luce Irigaray à propos de tout discours sur les femmes, « l'enjeu n'est pas d'élaborer une nouvelle théorie dont la femme serait le *sujet* ou l'*objet* mais d'enrayer la machinerie théorique elle-même, de suspendre sa prétention à la production d'une vérité et d'un sens par trop univoques[3] ».

Le questionnement d'Irigaray, et plus largement du savoir féministe, doit ici être compris comme un questionnement d'abord et avant tout *politique*. Il s'agit d'un questionnement politique au sens où ce sont les « effets de pouvoir propre à un discours considéré comme scientifique[4] » contre lesquels la pensée féministe s'est prioritairement élevée. Il est ici question des effets de pouvoir des discours médicaux,

1. Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit, 1977, p. 81.
2. Michel Foucault, « Il faut défendre la société », *op. cit.*, p. 9.
3. Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, *op. cit.*, p. 75.
4. Michel Foucault, « Il faut défendre la société », *op. cit.*, p. 10.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

psychanalytiques, mais aussi philosophiques, historiques ou anthropologiques totalisants, dominants, sur le corps et la parole des femmes.

En ce sens, on peut définir le savoir féministe comme une généalogie, au sens de Michel Foucault. « Par rapport au projet d'une inscription des savoirs dans la hiérarchie du pouvoir propre à la science, la généalogie serait une sorte d'entreprise pour désassujettir les savoirs historiques et les rendre libres, c'est-à-dire capables d'opposition et de lutte contre la coercition d'un discours théorique unitaire, formel et scientifique[1]. » Aussi, avant même d'examiner la scientificité des discours dominants, la question posée par la *généalogie* féministe est : « Quels types de savoir voulez-vous disqualifier du moment que vous vous dites être une science ? Quel sujet parlant, quel sujet discourant, quel sujet d'expérience et de savoir, voulez-vous minoriser du moment que vous vous dites : *moi qui tiens ce discours, je tiens un discours scientifique et je suis un savant*[2] ? »

Des épistémologies du point de vue à l'éthique du « care »

C'est depuis cet horizon généalogique propre au savoir féministe, et plus généralement aux pensées

1. *Ibid.*, p. 11.
2. *Ibid.*

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

« minoritaires », « mineures »[1], que se sont développées des épistémologies féministes à proprement parler. Ces épistémologies féministes sont étroitement liées à la philosophie marxiste, qui constitue leur point de départ. Toutefois, c'est depuis cet héritage et, dans une certaine mesure, contre lui, que ces épistémologies ont adressé un certain nombre de critiques à la philosophie marxiste en proposant, soit un féminisme post-marxiste, soit un empirisme féministe. La critique majeure du féminisme post-marxiste vise l'incapacité du marxisme à penser la spécificité de l'oppression des femmes ; ou, pour le dire autrement, il vise la réduction systématique du patriarcat[2] au mode de production capitaliste. Cette incapacité théorique et politique est pensée en termes marxistes : elle tient fondamentalement au fait que les « productions intellectuelles [sont définies] comme le produit de rapports sociaux[3] ».

Or, ces « rapports sociaux » sont toujours aussi des « rapports sociaux de sexe », selon l'expression paradigmatique de la pensée féministe française des années 1980 et 1990. Ils renvoient au concept

1. Cf. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit, 1980.

2. Le patriarcat désigne communément l'autorité des pères, et partant le pouvoir des hommes. Redéfini par le féminisme matérialiste, il constitue un concept majeur du féminisme. Voir le concept de « mode de production familial » ou « patriarcat », Chistine Delphy, *L'Ennemi principal*, I et II, *op. cit.*

3. Christine Delphy, *L'Ennemi principal*, *op. cit.*, p. 274.

fondamental de « division sexuelle du travail ». Cette division est « modulée historiquement et sociétalement. Elle a pour caractéristiques l'assignation prioritaire des hommes à la sphère productive et des femmes à la sphère reproductive ainsi que, simultanément, la captation par les hommes des fonctions à forte valeur sociale ajoutée (politiques, religieuses, militaires, etc.)[1] ». La division sexuelle du travail fonctionne donc « simultanément » dans la sphère professionnelle et dans la sphère domestique, où on assiste à « une mise au travail spécifique des femmes » qui consiste en « la disponibilité permanente du temps des femmes au service de la famille »[2], à l'invisibilisation de ce travail comme *travail* – on parle alors des « tâches ménagères à *faire* » – et à son exploitation.

Cette division sexuelle du travail est évidemment active dans le travail intellectuel, et plus spécifiquement scientifique. Si les recherches féministes en sociologie des sciences ont analysé le faible nombre de femmes dans ces secteurs à forte valeur sociale

1. Danièle Kergoat, « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », *in* H. Hirata *et al.* (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, Puf, 2000, p. 36.

2. Dominique Fougeyrollas-Schwebel, « Travail domestique », *in* H. Hirata *et al.* (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, *op. cit.*, p. 250. Le travail domestique comprend la reproduction, l'élevage des enfants, le soin des ascendants et descendants, le travail domestique à proprement parler et le « souci » du travail domestique, quand bien même celui-ci serait quelque peu partagé.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

ajoutée, les recherches féministes en philosophie des sciences se sont plus particulièrement intéressées aux implications épistémologiques d'une telle division. Dans une certaine mesure, cette division sexuelle du travail permet de comprendre l'absence d'outils conceptuels à même de problématiser, non seulement la distinction entre le public et le privé, mais aussi l'« évidence » du quotidien, le « monde matériel ordinaire »[1]. Les sujets de connaissance, en grande majorité masculins, ont une représentation biaisée, partielle, du réel. Ils ignorent, disqualifient ou délaissent totalement des pans entiers du réel, qui touchent au travail de reproduction[2]. Cette absence de production d'outils critiques est donc pensée à partir des conditions matérielles d'existence spécifiques des sujets connaissants. Dans les premiers travaux d'épistémologie féministe, la division sexuelle du travail, l'assignation des hommes au travail de production et des femmes au travail de reproduction, rend compte du privilège épistémique accordé à des représentations, à une vision du monde, déterminées par les seules conditions matérielles d'existence des hommes. Or, comme

1. Dorothy Smith, « Women's perspective as a radical critique of sociology », 1974, cité et traduit par Maria Puig de la Bellacasa, « *Think we must*. Politiques féministes et construction des savoirs », thèse de doctorat, Université libre de Bruxelles, Faculté de philosophie et lettres, 2004, p. 191. Il s'agit de l'étude de référence en français sur ces épistémologies.

2. Cf. Hilary Rose, *Love, Power and Knowledge*, Bloomington, Indiana University Press, 1994.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

l'écrit Maria Puig de la Bellacasa : « Les conditions de vie sont aussi des *conditions de vue*[1]. » Moins aux prises avec la réalité prosaïque du monde, mais aussi avec le corps, au centre du travail reproductif dont ils sont déchargés, les hommes développent une vision du monde qui implique la production de dichotomies hiérarchiques (culture/nature, raison/corps, abstrait/concret, rationnel/intuitif, objectif/subjectif, penser/ressentir…), et la promotion d'une posture de connaissance désincarnée. Autrement dit, selon cette analyse, l'idéal de neutralité du travail scientifique est un caractère historiquement situé. Pour la philosophe Nancy Hartsock, l'une des plus importantes féministes matérialistes américaines, la « masculinité abstraite[2] » du sujet connaissant concerne aussi les philosophes marxistes et explique leur difficulté à penser l'oppression spécifique des femmes, la division sexuelle du travail étant toujours pensée comme « naturelle ». Or, de la même façon que Marx a dénoncé le prétendu échange « égalitaire » qui se trame dans le contrat de travail entre le capitaliste et le prolétaire, en adoptant le point de vue des prolétaires, c'est-à-dire en élucidant leurs conditions matérielles d'existence ; Hartsock a l'ambition de dénoncer la prétendue posture idéale du sujet connaissant – y compris du

1. Maria Puig de la Bellacasa, « Think we must », *op. cit.*, p. 190.
2. Nancy Hartsock, « The Feminist standpoint : Developing the ground for a specifically feminist historical materialism », 1983, *in* S. Harding (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader*, New York, Routledge, 2003, p. 44.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

sujet connaissant marxiste –, comme une posture désincarnée, en adoptant le point de vue des féministes, c'est-à-dire en se situant depuis les conditions matérielles d'existence des femmes. Nancy Hartsock[1] développe ainsi le concept de « positionnement » ou de « point de vue » (*standpoint*). Suivant Marx, elle entend créer une nouvelle figure, un nouveau personnage, parmi les *dramatis personae*[2] du *Capital*. « La féministe » rejoint ainsi « Le capitaliste » et « Le prolétaire ». Son projet épistémologique consiste alors à valoriser des ressources cognitives invisibilisées, exploitées et dépréciées, déterminées par, et élaborées depuis, les conditions matérielles d'existence des femmes ; à transformer leur expérience en savoir. Elle accorde donc un « privilège épistémique » à ce positionnement féministe. Comme le souligne très justement Maria Puig de la Bellacasa, l'utilisation du terme « féministe » par Hartsock, plutôt que « femmes », marque le caractère produit de ce positionnement ; c'est-à-dire qu'il s'agit d'une position construite à partir d'une situation subie et non pas d'un point de vue féminin essentialisé. La définition est politique et non ontologique. En conséquence, il s'agit d'une position politique « engagée ».

Le savoir produit par et depuis le positionnement féministe constitue à la fois une ressource cognitive

1. *Ibid.*, p. 40.

2. Karl Marx, *Le Capital*, livre I, deuxième section, chap. VI, 1867, trad. J. Roy, Paris, Flammarion, 1985, p. 136-137.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

et une ressource politique. Il élucide des conditions matérielles obscurcies et ignorées par le savoir dominant. C'est à partir des conditions matérielles d'existence des femmes, de leur expérience, que le *standpoint* féministe produit un savoir qui politise la division sexuelle du travail. Par conséquent, le savoir scientifique, tel qu'il s'effectue de fait, apparaît tout aussi situé et partisan, que le savoir féministe. La prétendue neutralité scientifique est une posture politique. Comme l'écrit Christine Delphy : « Qu'il n'y ait pas de connaissance neutre est un lieu commun. Mais de notre point de vue cela a un sens très précis. Toute connaissance est le produit d'une situation historique, qu'elle le sache ou non. Mais qu'elle le sache ou non fait une grande différence ; si elle ne le sait pas, si elle se prétend "neutre", elle nie l'histoire qu'elle prétend expliquer […]. Toute connaissance qui ne reconnaît pas, qui ne prend pas pour prémisse l'oppression sociale, la nie, et en conséquence la sert objectivement[1]. »

Toutefois, la dimension critique des épistémologies du *standpoint* n'épuise pas leur projet. Ces épistémologies entendent produire une « meilleure science », en valorisant certains aspects de l'expérience des femmes et en éclairant les positions/visions de tout sujet connaissant. Cet apport a été particulièrement riche, notamment en ce qui concerne les sciences biomédicales, la philosophie et les sciences sociales. À

1. Christine Delphy, *L'Ennemi principal*, I, *op. cit.*, p. 277.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

ce titre, on peut citer les travaux de l'anthropologue française Nicole-Claude Mathieu et sa critique épistémologique des discours ethno-anthropologiques. Elle démontre l'androcentrisme des études de terrain et des observations qui peinent à reconnaître les femmes comme des actrices sociales, à mesurer et à quantifier leur travail ou leur dépense énergétique, en omettant nombre de leurs activités, en naturalisant la division sexuelle du travail, en se désintéressant de leur rôle actif dans les échanges sociaux. Cet androcentrisme « produit tout à la fois des aveuglements et des empathies entre chercheur(e)s et ethnologisé(e)s[1] ». Ainsi, la démarche de l'épistémologie féministe marque une certaine rupture avec les tentations et tentatives de certaines féministes de contrebalancer le patriarcat « structurel » des sociétés par la recherche de sociétés matriarcales : l'enjeu étant que ces contre-exemples pourraient infirmer la croyance en une oppression des femmes transhistorique et transversale à toute société. Or, la question des structures patriarcales des sociétés est avant tout une question épistémologique : la plupart des sociétés observées et déclarées patriarcales renvoient à une méthodologie biaisée. En objectivant la situation/vision genrée des sujets connaissants, on parvient à une meilleure compréhension, une observation plus rigoureuse, de ses objets.

Une autre illustration des implications bénéfiques des épistémologies du *standpoint* est ce que l'on appelle

1. Nicole-Claude Mathieu, *L'Anatomie politique*, *op. cit.*, p. 126.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

l'« éthique du *care* » en philosophie morale contemporaine. Le « *care* » signifie le soin, l'empathie, le sentiment moral de sollicitude que l'on prête communément aux femmes et qui leur seraient spécifiques[1]. Initialement élaborée par Carol Gilligan, la notion d'éthique du *care* permet de valoriser les expériences morales des femmes, de promouvoir un certain type de raisonnements moraux, « contextuels et narratifs », par opposition à « formels et abstraits »[2]. L'étude de Gilligan porte sur la psychologie du développement moral : elle vise les thèses de Lawrence Kohlberg, qui font alors autorité. Selon Kohlberg, les individus connaissent un développement moral qui obéit à divers stades correspondant à différents niveaux de raisonnement moral. Le dernier stade est ce qu'il appelle l'« éthique de la justice », qu'il considère comme le point d'accomplissement du développement moral de chaque individu[3]. Ce qui gêne Gilligan est le fait que, selon cette théorie, les femmes apparaissent comme bloquées à un niveau de développement moral inférieur à celui des hommes. C'est dans cette perspective, qu'elle émet l'hypothèse

1. L'article de référence de Carol Gilligan s'intitule « In a different voice : Women's conceptions of self and of morality », *Harvard Educational Review*, vol. 47, n° 4, 1977, p. 481-517, qui donnera lieu à la publication de son ouvrage *In a Different Voice. Psychological Theory and Women's Development*, Cambridge, Harvard University Press, 1982.

2. Carol Gilligan, *In a Different Voice*, *op. cit.*, p. 19.

3. Cf. L. Kohlberg, *The Psychology of Moral Development : The Nature and Validity of Moral Stages*, New York, Harper & Row, 1984.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

que la théorie de Kohlberg est biaisée et qu'elle élabore sa propre théorie en introduisant l'idée d'une « éthique du *care* » typiquement féminine, qui n'est pas de moindre valeur que l'« éthique de la justice ». S'appuyant sur les résultats d'une enquête de psychologie morale menée auprès de jeunes adolescents, Carol Gilligan soutient que les garçons témoignent bien d'une « éthique de la justice », fondée sur des principes moraux abstraits et universels, alors que les filles font davantage preuve de sentiments moraux tournant autour de la sollicitude et de l'empathie. Toutefois, selon elle, ce développement sexué des sentiments moraux, depuis les conditions matérielles de vie des individus, n'est pas hiérarchisable. Les sentiments moraux des femmes ne constituent pas un moindre degré de moralité, mais plutôt une ressource morale ignorée qui pourrait renouveler la philosophie pratique. Plus qu'une sensibilité intuitive, le *care* est une véritable éthique qui, loin d'être fondée sur des principes ou des règles prédéfinis, est en grande partie déterminée par le travail quotidien effectué traditionnellement par les femmes dans le domaine privé et qui renvoie à une myriade de gestes et d'affects ayant trait au soin, à la compréhension et au souci des autres. Cette problématisation des sentiments du juste et de l'injuste est extrêmement innovante dans la mesure où elle introduit une autre « réalité », un autre point de vue, dans les débats philosophiques contemporains relatifs aux jugements moraux. Comme je l'ai exprimé ailleurs, elle est également philosophiquement critiquable, lorsqu'elle tombe dans une forme de

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

naturalisme moral qui essentialise la disposition féminine au *care*, qui plus est lorsqu'elle omet d'interroger la division sexuelle du travail domestique, *entre les femmes elles-mêmes*. Sachant que les femmes des classes populaires et/ou racisées et migrantes sont prioritairement assignées au travail de reproduction : qui prend soin de votre ménage, de votre vaisselle, de votre linge et vous dégage du temps pour que vous puissiez prendre soin de vos enfants ou de vos proches[1] ? Cela étant, les travaux sur le *care* inaugurés par Gilligan, tels qu'ils seront repris par Susan Moller Okin ou Joan Tronto notamment, permettent de réexaminer les théories de la justice à l'aune d'une division sexuelle du travail qui induit des différences éthiques, mais aussi de renforcer et d'enrichir théoriquement les philosophies de la justice[2]. Il ne s'agit pas tant de faire une « place » à la sensibilité ou au sentiment féminins dans la théorie éthique, que de repenser les cadres mêmes de l'éthique, depuis une vision, une position de *caring*. Pour autant, il ne s'agit pas non plus d'opposer l'autorité de nos pratiques ordinaires à la théorie : « La normativité n'est pas niée, mais retissée dans la texture de la vie[3]. »

1. Cf. Elsa Dorlin, « *Dark care* : de la servitude à la sollicitude », *in* S. Laugier, P. Paperman (dir.), *Le Souci des autres : éthique et politique du* care, Paris, EHESS, 2006.

2. Cf. S. Laugier, P. Paperman (dir.), *Le Souci des autres : éthique et politique du care*, *op. cit.*, volume dans lequel ont été traduits des articles de S. Moller Okin et de J. Tronto.

3. Sandra Laugier, « Care et perception », *in* S. Laugier, P. Paperman (dir.), *Le Souci des autres*, *op. cit.*, p. 328.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

Qu'est-ce que l'objectivité en science ?

L'application des épistémologies du positionnement ou du point de vue aux sciences biomédicales constitue un tournant dans l'élaboration du projet épistémologique féministe. Depuis les années 1980, de nombreuses scientifiques, philosophes, biologistes ou sociologues des sciences, ont minutieusement développé une critique des postulats de leur propre discipline. S'inspirant, développant ou se différenciant des premières formulations des épistémologies du *standpoint*, elles ont toutes différemment contribué au projet d'une « meilleure science ». Leur point commun est que leur projet se différencie d'une critique de la science, ou plus largement de la rationalité, comme étant par définition « phallogocentriques[1] », en raison des accents essentialistes d'une telle position. Ainsi, travaillant tour à tour les objections de militantisme, de subjectivisme ou de relativisme, qui leur étaient adressées, l'ensemble de ces travaux ont contribué à la reformulation, voire à la refondation du concept même d'objectivité scientifique.

Selon la physicienne et philosophe des sciences américaine Evelyn Fox Keller : « Les scientifiques

1. Cf. Luce Irigaray, mais aussi l'article de Susan Bordo, « The Cartesian Masculinization of Thought », *in* J. O'Barr, S. Harding, *Sex and Scientific Inquiry*, Chicago, University of Chicago Press, 1986.

aiment penser d'eux qu'ils sont les experts suprêmes de ce qui constitue la nature de l'acte de la science – c'est-à-dire de la signification de l'objectivité, du fondement des revendications scientifiques, du statut de la science dans la société, et ainsi de la manière dont fonctionne la science. Mais tout au long des trente-quarante dernières années, notre compréhension de l'activité scientifique a subi une révolution peu tranquille […]. Au cœur de cette révolution, les féministes ont introduit un ensemble spécifique de questions portant sur l'influence sur l'histoire des sciences des idéologies relatives au genre[1]. » Evelyn Fox Keller s'intéresse tout particulièrement à ce qu'elle appelle le « travail symbolique du genre » et notamment au rôle des métaphores genrées dans le langage scientifique et l'activité scientifique elle-même. Ces recherches l'ont amenée à utiliser le concept de genre, tel que développé par la théorie féministe, en histoire et philosophie des sciences : elle a ainsi pu montrer comment des métaphores genrées constituaient un obstacle à la compréhension de certains phénomènes comme la fertilisation. Jusque dans les années 1980, la fertilisation était « objectivement » décrite comme un processus centré sur l'activité du spermatozoïde, *creusant la membrane de l'ovocyte, pénétrant l'ovocyte, délivrant ses*

1. Evelyn Fox Keller, « Histoire d'une trajectoire de recherche », *in* D. Gardey, I. Löwy, *L'Invention du naturel*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2000, p. 45. Voir aussi le livre majeur de Ruth Bleier, *Science and Gender*, New York, Pergamon Press, 1984.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

gênes, activant le programme de développement, par opposition à la cellule ovocyte *passivement transportée, se laissant glisser, assaillir, pénétrer, fertiliser.* Cette métaphore genrée produite et marquée par des croyances culturelles et sociales a orienté les recherches sur les éléments pouvant corroborer cette activité des spermatozoïdes, aux dépens de l'activité de l'ovocyte, totalement ignorée[1]. Plus encore, Fox Keller montre l'apport d'une perspective féministe pour la philosophie et l'histoire des sciences elles-mêmes, en s'appuyant sur l'exemple du « discours sur l'action du gène » au début du XX^e^ siècle. Cette perspective permet, par exemple, de réexaminer l'émergence de ce discours à l'aune d'un « putsch » de la génétique naissante, éclipsant l'embryologie et suspendant pendant quelques décennies les recherches sur le rôle joué par les structures cytoplasmiques de l'ovocyte avant la fertilisation. Ces dernières ont été initiées dans les années 1970 par Christiane Nüsslein-Volhard, alors qu'elles étaient techniquement possibles dès les années 1930[2]. Le but de Fox Keller est de montrer que les études féministes des sciences ne sont donc pas de l'« anti-science » comme on se plaît à le croire, mais qu'elles participent à l'élaboration d'une science plus « objective ».

1. Cf. Emily Martin, « The Egg and the Sperm : How Science Has Constructed a Romance Based on Stereotypical Male-Female Roles », *Signs*, n° 3, 1991.

2. Evelyn Fox Keller, « Histoire d'une trajectoire de recherche », *op. cit.*, p. 52.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

C'est ce concept d'objectivité qui est au cœur de la philosophie empiriste de Sandra Harding. Ses travaux représentent la tentative la plus ambitieuse de refondation épistémologique des sciences depuis une perspective féministe. Héritière des premières épistémologies du positionnement ou du point de vue, Harding a élaboré un nouveau concept d'objectivité, qu'elle appelle l'« objectivité forte » (*strong objectivity*). Ce concept lui permet de répondre à un certain nombre de critiques adressées aux épistémologies du *standpoint*, leur reprochant leur subjectivisme ou leur relativisme. En effet, l'idée de positionnement pourrait laisser croire que la science n'est autre qu'un ensemble de points de vue fragmentaires et situés sur le réel. Harding reprend presque tous les principes développés par Nancy Hartsock : la production d'une théorie à partir du vécu des femmes, le privilège épistémique accordé aux points de vue minoritaires et minorisés, le caractère situé et partiel/partial de la science dominante, l'imbrication entre savoir/pouvoir, l'idée que les productions scientifiques ne sont pas hors du monde social, qu'elles sont politiques. Et elle affirme : « Nous n'avons pas besoin de descriptions *moins* objectives, et nous n'avons pas besoin de descriptions *subjectives.* Le problème est que nous avons *eu* des descriptions subjectives – ou, pourrait-on dire, ethnocentriques[1]. » Cela implique deux choses.

1. Sandra Harding, « Starting from Marginalized Lives : A Conversation with Sandra Harding », 1995, cité et traduit par Maria Puig de la Bellacasa, « Thing we must », *op. cit.*, p. 211.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

D'une part, qu'une véritable objectivité en science implique que les positionnements politiques des scientifiques doivent être « conscients et explicites quant à leur caractère historiquement et socialement situés[1] ». En d'autres termes, il s'agit d'objectiver le sujet connaissant. Comme l'écrit Sandra Harding : « Une "objectivité forte" requiert que les scientifiques effectuent le même genre de descriptions et d'explications critiques du sujet de la connaissance scientifique – la communauté scientifique au sens large de tous ceux qui génèrent des problèmes scientifiques – que les sociologues ont fait avec les objets de leurs recherches[2]. » Donna Haraway, autre figure des épistémologies du *standpoint*, ajoutera qu'il faut également accepter la capacité d'agir des objets de connaissance : « Des savoirs situés demandent que l'objet de connaissance soit vu comme un acteur et un agent, pas comme un simple écran ou un terrain ou une ressource[3]. » Il ne s'agit pas seulement d'une règle de respect à l'égard des objets animés des sciences, mais d'un préalable épistémologique qui fonde une *vision*, une manière de voir le réel.

D'autre part, il faut admettre que les positionnements des scientifiques ne sont pas tous également

1. Maria Puig de la Bellacas, *« Thing we must »*, *op. cit.*, p. 211.
2. Sandra Harding, *The « Racial » Economy of Science*, Bloomington, Indiana University Press, 1993, p. 19. Ma traduction.
3. Donna Haraway, *Manifeste cyborg*, *op. cit.*, p. 130.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

valables, c'est-à-dire également « objectifs ». Seuls ceux qui répondent aux exigences d'une science démocratique le sont. Ainsi, Sandra Harding considère qu'« il est faux de croire que la méthode scientifique requiert l'élimination de toutes les valeurs sociales dans les processus scientifiques[1] ». Autrement dit, Harding fonde l'objectivité scientifique sur une définition de la démocratie, réellement anti-sexiste et anti-raciste, considérant que le fonctionnement routinier de la science repose sur un *statu quo* maintenu par une élite, sur « une matrice de privilèges[2] » de classe, de genre et de « race ». Aussi, ceux/celles qui subissent ce *statu quo*, et veulent l'ébranler, sont le plus à même de produire des points de vue, des savoirs, fortement objectifs. Sandra Harding considère que les démocraties participatives, développant davantage de points de vue sur la réalité, produisent de meilleures sciences : ce qui la distingue encore d'une position relativiste, dans la mesure où elle pense en termes de progrès scientifique[3]. Or, l'un des moyens pour parvenir à cette démocratie intellectuelle consiste à porter systématiquement attention aux points de vue marginaux (*outsiders*) qui permettent d'éclairer

1. Sandra Harding, *The « Racial » Economy of Science*, *op. cit.*, p. 18. Ma traduction.

2. *Ibid.*, p. 11. Ma traduction. Ce qui fera dire à Donna Haraway que le problème est peut-être davantage éthique et politique que proprement épistémologique : *Simians, Cyborgs, and Women*, New York, Routledge, 1991.

3. Maria Puig de la Bellacasa, « Think we must », *op. cit.*, p. 237.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

les valeurs sociales et les intérêts – politiques, économiques, institutionnels – de ceux qui sont au cœur de la communauté scientifique. Ce sont ces intérêts et ces valeurs sociales – sexisme et racisme institutionnalisés, par exemple – qui demeurent invisibles si l'on s'en tient à une objectivité comprise comme « neutralité ». Dans cette conception de l'objectivité « neutre », fondée en référence à la science physique, seuls les membres de la communauté scientifique reconnus comme compétents sont « qualifiés pour identifier, prendre en compte, ou éliminer, les préjugés et les traces de valeurs sociales et intérêts qui pourraient affecter la recherche et ses résultats[1] ». Au contraire, le concept d'« objectivité forte » a deux principes : un principe d'étrangeté (partir des positions minoritaires) – « Penser à partir de la perspective des vies des femmes rend étrange ce qui semblait familier : le commencement de toute recherche scientifique[2] » –, et un principe de « réflexivité[3] » (processus d'objectivation du sujet connaissant). Sandra Harding propose ainsi de faire de l'« objectivité forte » un programme, une directive épistémologique pour *toutes* les sciences. Si une telle proposition a peut-être moins de sens en physique des particules qu'en science environnementale, elle a

1. *Ibid.*, p. 213.
2. Sandra Harding, *Whose Science ? Whose Knowledge*, 1991, cité et traduit par Maria Puig de la Bellacasa, « Think we must », *op. cit.*, p. 216.
3. *Ibid.*

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

cependant contribué, au sein des sciences biomédicales, à la critique d'un certain nombre de préjugés comme à la refonte d'un certain nombre de postulats relatifs à la conceptualisation contemporaine du sexe biologique.

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)

Presses Universitaires de France | Téléchargé le 02/11/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (IP: 193.55.96.20)